

Renée Beaulieu, réalisatrice des *Salopes ou le sucre naturel de la peau*

Ambre Sachet

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sachet, A. (2018). Renée Beaulieu, réalisatrice des *Salopes ou le sucre naturel de la peau*. *Ciné-Bulles*, 36(4), 4–11.



En couverture Renée Beaulieu, réalisatrice des **Salopes ou le sucre naturel de la peau**

« Quand les femmes sont représentées au cinéma, elles sont bonnes, fidèles, gentilles, et quand ce n'est pas le cas, elles sont malades, hystériques ou nymphomanes. »

AMBRE SACHET

Onze ans après que son premier scénario ait été porté à l'écran par Anaïs Barbeau-Lavalette (**Le Ring**, 2007) et trois ans après **Le Garagiste** (2015), sa première réalisation, Renée Beaulieu revient en force avec un second long métrage comme scénariste-réalisatrice dont le titre—mélange de sarcasme et de poésie—en dit déjà long. À travers la sexualité libre et épanouie de Marie-Claire (Brigitte Poupart), chercheuse en dermatologie, la cinéaste propose avec **Les Salopes ou le sucre naturel de la peau** un regard frontal sur le plaisir féminin. De ce film émerge l'envie précise de montrer une autre image de la femme, trop souvent limitée à un personnage passif, objet de désir dans l'œil masculin. Il est question pour Renée Beaulieu de placer la femme à l'écran comme sujet, maîtresse de son plaisir. Alors que les échos du mouvement #metoo résonnent encore aujourd'hui, et ce jusque dans le film, la réalisatrice y exprime ce point de vue par lequel elle refuse de mettre les femmes dans la catégorie « proies ».

Ciné-Bulles: Les Salopes ou le sucre naturel de la peau est votre troisième long métrage à titre de scénariste, le deuxième en tant que réalisatrice. Est-ce un scénario que vous avez mûri sur une longue période?

Renée Beaulieu: La toute première mouture du scénario remonte au printemps 2011. J'avais fait deux versions, puis le projet du **Garagiste** a pris toute la place. J'y suis revenue par la suite. Il a beaucoup changé depuis ces premières versions, mais l'idée générale est demeurée, seule l'histoire, le véhicule pour en parler a bougé.

Le Garagiste a été une rude épreuve de financement. Étant donné son relatif succès, le budget des Salopes... a-t-il été plus facile à monter?

Les gens de Téléfilm Canada ont été plus audacieux, plus encourageants. Ils m'ont donné de l'argent plus facilement que pour **Le Garagiste**. Par contre, la SODEC a refusé le projet des **Salopes...**, en production et en postproduction, pour des raisons de contenu. Pour eux, le film prêtait flanc à la critique, ils ont préféré ne pas embarquer. Ils n'ont pas osé.

À l'époque du Garagiste, vous disiez que l'argent est le nerf de la guerre. Le fait d'avoir un budget plus important vous a-t-il permis une plus grande liberté?

Téléfilm Canada a donné un montant qui est plus symbolique qu'autre chose. J'ai pas mal financé le film avec l'argent que j'ai investi. Peut-être que très peu de financement m'aide à avoir une plus grande liberté, mais étant donné que je scénarise, réalise, produis et monte, je suis libre. Le fait d'occuper quatre postes, c'est de l'argent facile à réinvestir. Ce qui entraîne une indépendance certaine. L'argent est le nerf de la guerre pour faire un certain cinéma, pas nécessairement pour faire du cinéma. Je n'attends plus, je tourne.

À propos des Salopes..., vous disiez en entrevue à Radio-Canada que c'était un tournage hors de votre zone de confort en raison du grand nombre de scènes de nudité. Comment avez-vous abordé un tel tournage?

Oui (rires), c'était en dehors de ma zone de confort, mais ça fait partie des choses pour lesquelles j'ai vraiment beaucoup aimé faire ce film. Au début, il a fallu que je passe par tout un processus

de désinhibition. Une fois le scénario terminé, il me fallait tourner le film! Quand j'ai été prête, j'ai plongé. La rencontre avec Brigitte a été déterminante dans le processus parce qu'elle se disait très à l'aise avec la nudité. Elle adhérait aussi au scénario. Cette rencontre a influencé celles avec les autres interprètes. Je ne voulais aucune restriction. Je savais ce que je voulais faire, on ne s'en allait pas dans le pornographique ou dans des images dégradantes. Cela étant dit, ça me prenait une totale liberté. D'emblée, les gens le savaient. Ça n'a pas été très difficile de trouver des acteurs, mais une fois le tournage commencé, il y a quand même eu une forme de résistance. Après tout, ce n'est pas naturel... il est normal de se couvrir devant les gens et de ne pas exposer sa sexualité, même s'il s'agit de représentation. Tu ne deviens pas en 17 jours de tournage à l'aise avec ces situations. Ce sont des résistances non dites, subtiles, qui sont demeurées tout le long du tournage et je dirais probablement même une fois le film terminé. Pour ma part, j'assume le film à 100%, mais ce n'est pas moi qui suis à l'écran.

Comment s'est passée la collaboration avec Brigitte Poupart?

Très bien. Le film correspondait à son point de vue, à sa façon de parler des femmes. Et puis, elle accepte de jouer nue. Elle s'est mise en scène nue, c'est quelque chose qu'elle est disposée à faire pour le cinéma. Cette collaboration était essentielle parce que sans Brigitte, pas de film. Par contre, lors du tournage, c'était exigeant. On n'en a pas parlé, mais j'ai ressenti que c'était un défi, comme un sous-texte: « T'es sûr d'où tu t'en vas? Parce que moi, je me mets à poil, là. » (rires) Mais une fois lancée, il n'y avait pas grand-chose pour m'arrêter. (rires)

Téléfilm Canada a donné un montant qui est plus symbolique qu'autre chose. J'ai pas mal financé le film avec l'argent que j'ai investi. Peut-être que très peu de financement m'aide à avoir une plus grande liberté, mais étant donné que je scénarise, réalise, produis et monte, je suis libre. Le fait d'occuper quatre postes, c'est de l'argent facile à réinvestir. Ce qui entraîne une indépendance certaine. L'argent est le nerf de la guerre pour faire un certain cinéma, pas nécessairement pour faire du cinéma. Je n'attends plus, je tourne.

*Si l'on regarde votre filmographie, il y a eu l'enfance avec **Le Ring**, la fin de vie et la mort avec **Le Garagiste. Les Salopes...** est-il un entre-deux sur la maturité, une complémentarité?*

Le Garagiste ne porte pas sur la fin de vie, c'est un choix de fin de vie. Adrien est dans l'âge moyen, ce sont les conditions de sa maladie qui l'amènent

à prendre la décision d'en finir. Ce que je vois comme fil conducteur entre les trois films, c'est une question de liberté, d'aller là où nous ne sommes pas attendus. Dans **Le Garagiste**, la société t'incite à rester en vie, tu en as les moyens. Il te suffit d'aller à l'hôpital, de recevoir la dialyse trois fois par semaine et tu vas rester en vie, mais Adrien fait des choix pour lui-même. Dans **Les Salopes...**, c'est la même chose: comment fonctionne un couple? La fidélité est quand même le ciment de notre vision sociale du couple. Dans le film, Marie-Claire a une autre façon de voir la chose. Elle et Adrien sont des êtres indépendants vis-à-vis de la société, c'est pas mal là que je me situe également: remettre en

question les idées établies, socialement convenues.

Votre cinéma met en scène des personnages qui ne font que ce dont ils ont envie, qui sont libres et conscients, qui ne subissent pas.

Effectivement, ils ne subissent pas. Ne pas subir la décision des autres, le poids de la société ou des stéréotypes. C'est présent dans **Le Garagiste** et encore plus flagrant dans **Les Salopes...**: une femme foncièrement indépendante, qui prend sa vie à bras le corps plutôt que de la subir, ce qui est le positionnement de la victime.

Vous disiez dans les communiqués vouloir inverser les rôles: rendre les femmes-sujets et les hommes-objets.

Je voulais surtout parler des femmes et montrer les hommes, pas nécessairement les « objectifier ». Alors pari tenu: je parle des femmes, je montre les hommes. La femme est sujet, elle n'est pas objet. Mais quand je parle d'inverser, c'est inverser le rôle de la femme. Je n'ai pas voulu « objectifier » les hommes, même si l'on va peut-être me le reprocher. Il était question de cela dans les remarques de la SODEC.

C'est un film où pour une fois les femmes et les hommes sont dans un vrai rapport d'égalité. Est-ce qu'il ne s'agirait pas d'un film qui ne sexualise pas les femmes, mais montre seulement leur sexualité, chose rare dans le cinéma.

Absolument! C'était que je voulais faire, représenter les femmes de façon différente. Ce n'est pas un portrait général de toutes les femmes, mais ces femmes-là existent. Si j'avais « objectifié » les hommes, je serais passée à côté; ce n'est pas revanchard mon affaire! (rires) Les femmes sont capables d'avoir du plaisir. Dans les rapports homme/femme, on revendique le partage du pouvoir et des droits équitables. Ce que j'amène comme troisième idée, c'est le plaisir. Pas qu'il nous soit défendu, mais il nous est retiré, on n'y a pas accès. Quand les femmes sont représentées au cinéma, elles sont bonnes, fidèles, gentilles, et quand ce n'est pas le cas, elles sont malades, hystériques ou nymphomanes. Les hommes sont souvent montrés comme les *bad boys*, les infidèles, et les femmes sont les pures. Qu'est-ce que ça donne, en fin du compte? Ça donne que les hommes ont le plaisir et pas nous! (rires)

On voit souvent au cinéma des femmes qui donnent du plaisir, mais moins des femmes qui en ont. Aviez-vous à l'esprit cette idée pour ce personnage féminin qui pense à son plaisir avant tout?

Pas avant tout, elle pense à son plaisir, *that's it!* Tout le monde pense à son plaisir, avant même de penser à son genre. La femme et l'homme qui se masturbent, ils pensent à eux d'emblée. Je voulais inclure la notion de partage. Si je me fais plaisir lors d'une relation sexuelle, ça donne aussi du plaisir à l'autre. C'est ça la rencontre sexuelle, je voulais montrer la rencontre et un plaisir partagé qui passent par le désir.

Le Garagiste proposait une mise en scène très réaliste. Cette fois, vous présentez un équilibre



Brigitte Poupart incarne une femme déterminée
dans le nouveau film de Renée Beaulieu

entre l'esthétisme de certains plans, presque chorégraphiés, et un sens aigu du réalisme, en particulier dans les scènes de sexe qui sont très frontales.

Je dirais que les plans ne sont pas si recherchés que ça. J'avais l'idée d'être dans le réalisme. C'est pour ça que je fais du cinéma, je veux parler du monde tel qu'il est. Pour les scènes de sexualité, je tournais beaucoup, mais je ne reprenais pas. Il y avait un contexte, une mise en situation, c'était placé, la caméra était en marche, puis le restait longtemps plutôt que de recommencer. Alors, on n'était pas dans la chorégraphie ni le léché, mais je suis contente de voir que ça donne ça au regard. Cela dit, il y avait quand même une partie plus esthétique. La sortie de l'eau de Marie-Claire au ralenti, dans le bain, était pensée. Dans certains plans, c'était important d'illustrer la réalité intérieure des personnages.

J'aimerais revenir sur le titre et son paradoxe, qui se trouve dans le film. La première partie, « les salopes », est crue, ironique, puis, la seconde partie intitulée « le sucre naturel de la peau » fait référence à la dimension presque scientifique de Marie-Claire, chercheuse en dermatologie.

C'est drôle que vous disiez ça, pour moi « le sucre naturel de la peau », c'est le côté poétique. C'est comme l'instinct, on a envie de lécher le sucre de la peau, plus que le côté scientifique. Ça a longtemps été « Les Salopes », que j'aimais beaucoup, mais qui ne fait pas l'unanimité et ne le fera jamais. J'aimais aussi « Le Sucre naturel de la peau », bien qu'il soit trop poétique. Il y a un an, je discutais avec Marie-France Godbout de Téléfilm Canada lors d'un cocktail. Il était question qu'un autre film ait pour titre « Les Salopes ». Je ne voulais pas me faire choper mon titre! Je lui ai dit que j'hésitais entre les deux. Elle m'a dit de garder les deux... Ça n'a pas fait l'unanimité, mais je trouvais que c'était le meilleur des deux mondes. Je sais que les gens vont dire « Les Salopes » parce que c'est ce qui arrive avec les longs titres, mais en le nommant ils ne vont jamais seulement penser « Les Salopes ». Ce sera ce terme avec quelque chose d'autre...

Il y avait donc une volonté de se réapproprier la définition d'une salope, un terme utilisé aujourd'hui pour parler d'une femme à la sexualité dite « dévergondée »?

Définitivement. C'était un titre sarcastique. Malgré une sexualité libre, on ne peut pas dire que cette femme de 45 ans, intellectuelle, sérieuse, soit une salope. Si pour des gens, c'est ça être une salope, eh bien nous sommes des salopes! Elle n'est pas dévergondée, ça me prenait quelqu'un de très crédible. Tabarouette, la sexualité n'appartient pas juste aux femmes dévergondées!

Est-ce un moyen d'égratigner au passage la façon dont sont dépeintes les femmes au cinéma?

C'est aberrant à quel point on n'est pas là. J'ai terminé l'année dernière ma thèse de doctorat sur ce sujet. J'ai épluché tous les films québécois, ce sont les hommes qui ont le premier rôle, les femmes sont accessoires. Il faut l'inverse aussi. On n'est pas là, les femmes les plus émancipées sexuellement sont celles du **Déclin de l'empire américain**, qui date de 1986; c'est le plus vieux film de mon corpus, qui comprenait les films les plus vus au Québec. Dans les autres films, les femmes sont essentiellement représentées dans des cuisines, des chambres à coucher.

Est-ce que votre passé en pharmacologie a marqué votre façon d'aborder le cinéma?

Oui, c'est sûr que ça a eu une influence. Quand je suis débarquée en cinéma, j'ai réalisé que le plafond de verre était flagrant. Ce n'est certainement pas en pharmacie que j'ai pris conscience de cette iniquité. On est autant d'hommes que de femmes, même plus de femmes, et il n'y a rien qui soit remis en question parce que c'est de la science pure. Je pense que si je n'étais pas passée par la pharmacie, je verrais les choses différemment. Je ne me mets tellement pas dans la position de victime, y'a pas un homme sur la terre qui va réussir à me faire sentir inférieure (rires), ça n'existe pas, ce n'est pas dans ma nature ni dans ma culture. Mais je suis dans ce milieu où les femmes ont de la difficulté à faire des films...

*En imaginant **Les Salopes...**, aviez-vous des influences?*

Avant de vous répondre, je dois dire que le terme des « salopes » me vient de la Marche des salopes organisée en France en 2011. Une femme avait été agressée et le débat avait dévié sur la façon de s'habiller: « Si tu t'habilles comme une salope, tu dois t'attendre à te faire traiter comme une



Quelques scènes du film **Les Salopes ou le sucre naturel de la peau**. Marie-Claire (Brigitte Poupart) en compagnie de son mari (Vincent Leclerc), de son amie (Nathalie Cavezzali), de son collègue et amant Alexandre (Normand D'Amour), de l'étudiante qui portera plainte contre ce dernier (Charlotte Aubin) et d'un amant passager (Paul Ahmarani).

salope. » C'était un peu ça l'idée. Il y avait eu des femmes qui marchaient pour dénoncer cela. Par la suite, je pense que c'est vraiment mon doctorat qui m'a montré à quel point la représentation des femmes était effarante. J'ai regardé comment la sexualité des femmes était représentée dans les films, pas seulement au Québec, un peu partout, et c'est toujours la même chose : il fait sombre, la femme chevauche l'homme, la caméra commence en plan large, puis il y a des plans plus serrés et l'on découpe le corps de la femme. Je ne voulais pas faire ça, je voulais faire les choses autrement, **Les Salopes...** est un contre-modèle. Le film de Paul Verhoeven, **Elle**, qui était savoureusement controversé (rires), m'a fait réaliser que je pouvais accepter mes choix. C'était tellement à contrepied, ça prêtait tellement flan à la controverse... Cela a cristallisé quelque chose en moi. Il n'y a pas de demi-mesure, tu y vas ou tu n'y vas pas et j'étais gonflée à bloc. Il y avait quelque chose d'assumé sur le plan sexuel.

*Dans **Elle**, il s'agit d'un viol. De même, votre film présente une étudiante de Marie-Claire qui accuse l'un de ses amants et collègue de l'avoir violée. Cette dernière ne choisit pas vraiment son camp. Elle pousse l'étudiante à poursuivre son doctorat et revoit son ancien amant. Cela vous permet de faire écho au mouvement #metoo.*

Marie-Claire est perturbée dans un premier temps, ce qui est tout à fait normal. D'abord, elle se dit : « Moi aussi je vais passer à la trappe, je vais me faire ramasser, je n'ai pas envie de ça »; ce qui est une réaction légitime. Je savais que je touchais quelque chose de vraiment délicat. Il faut que je sois bien comprise pour pouvoir aller dans cette zone-là. Il est indéniable que les femmes peuvent être victimes. Il y a des femmes qui se font violées, agressées, alors c'est hyper important d'en parler, de faire en sorte que justice soit rendue de façon équitable. Pour moi, l'équité est nécessaire des deux bords. Cela dit, j'ai énormément de difficulté avec la position de victime. Selon moi, la victimisation ne mène à rien, cela enferme la femme dans ce statut. La position de victime mène à l'impuissance. Et je ne crois pas que l'on soit impuissantes comme femmes. Même si l'on a subi une agression, on conserve une capacité de choix. C'est sûr que dans certaines circonstances, la société et les mentalités n'aident pas. Il y a des femmes qui ne se remettent pas d'un viol ou d'agressions, parfois même minimes; il y en a que ça peut complètement détruire, je suis tout à fait consciente de cela, mais je pense qu'il faut faire en sorte de donner le pouvoir aux femmes. Si l'on m'envoie des courriels de harcèlement, je suis en mesure de faire face à ça, je ne suis pas une victime. Je n'ai pas à dénoncer ça, je suis capable de le gérer. Je ne suis pas



Renée Beaulieu en entrevue pour *Ciné-Bulles* quelques jours avant de présenter son film en première mondiale au TIFF — Photo: Éric Perron

capable de gérer un viol dans une ruelle, mais un coup que c'est arrivé, est-ce qu'il y a moyen de faire d'autres choix que de rester dans cette position? Quand on reste là-dedans, on attend. C'est comme si l'on demandait à l'autre de changer, mais nous, on ne bouge pas. Les hommes doivent changer leurs comportements, mais les femmes, parce qu'elles sont victimes, n'ont rien à changer? On a aussi quelque chose à changer, on a à s'élever contre ça et à dire « non ». C'est avant la dénonciation qu'il faut agir. Dans le partage du pouvoir et des droits, ce dérangement homme/femme devrait se régler, si l'on est équitables, je n'ai pas à subir. La journée où l'on aura suffisamment de femmes PDG, le pouvoir sera équilibré, et il y aura moins

de Weinstein et moins de femmes qui seront prêtes à faire des trucs pour avoir le pouvoir. Je pense qu'il faut aussi dire, aux petites filles en premier lieu, que l'on est capables de se défendre, de prendre notre place.

Vous évoquiez justement l'importance de parler de la sexualité des femmes de façon positive. Ne pas subir, prendre le pouvoir, c'est aussi ce que signifie Marie-Claire lorsqu'elle dit à son étudiante de poursuivre ses études.

Oui, parce qu'à la fin du film, Émile, l'amoureux de l'étudiante, a été un peu éclaboussé par tout ça, mais lui a fini son doctorat, et le professeur poursuit sa carrière, mais l'étudiante, elle, et tous ceux qui dénonçaient, où sont-ils? Que doit-elle faire maintenant, cette jeune fille, si elle ne fait pas son doctorat? Elle a tout arrêté au nom de ça. Il faut continuer d'avancer plutôt que d'attendre. La position de victime est une position de *statu quo*, de dépendance. Je pense qu'il faut se mettre en marche envers et contre tout, apprendre à dire « non » envers et contre tout, sans tuer le plaisir ni les interrelations homme/femme.

N'est-il pas possible de dénoncer les abus et de revaloriser la sexualité au féminin?

Oui, c'est pour ça que je dis que mon discours est délicat, je n'encense pas les agressions. En fait, dans le film, je change le point de vue. Je le mets sur la femme au lieu de le mettre, comme à l'habitude, sur l'homme. Dans les cas d'agressions, au lieu de porter l'attention sur les hommes à qui l'on demande de changer de but en blanc, à raison d'ailleurs, il faut mettre l'accent sur la femme. Qu'est-ce que les femmes peuvent faire pour modifier cette situation? Est-ce que la seule chose qu'elles peuvent faire, c'est dénoncer et se dire victimes? J'espère que non! J'espère que l'on a plus de choix et plus de moyens que ça.

Dénoncer, comme le fait l'étudiante dans le film, est un premier pas.

Elle a la possibilité de faire d'autres choix que ceux qu'elle fait, qui la sortiraient peut-être de sa victimisation. Je vais un peu plus loin que ça dans le film quand je dis que la notion de plaisir nous est défendue. Nos désirs sont souvent niés, c'est pour ça aussi que dans les relations, on est encore les proies et les hommes, les prédateurs, alors que l'on

est aussi des êtres de désirs, mais on ne se l'approprie pas, ce désir. Quand l'étudiante débarque chez Alexandre, il y a plusieurs hypothèses : elle est là de façon tout à fait naïve, lui l'a désirée, puis elle n'a pas compris ce qui se passait. Il a essayé de l'embrasser et elle a tenté de mettre fin à ça, il y a un problème de consentement ici. L'autre hypothèse, c'est qu'elle y soit allée parce qu'elle en avait envie, puis qu'un coup rendu là, elle ne sache plus si elle en a envie. Là, elle envoie des signaux contradictoires, et pour lui, il y a un flou à un moment donné. Dans les deux cas, ça n'a pas la même portée, ça ne met pas le même poids sur les épaules de l'homme et sur celles de la femme. Les deux hypothèses existent, mais dans la société, pour l'instant, j'ai l'impression qu'il n'y a qu'une seule possibilité qui soit prise en compte : la première. C'est-à-dire que la femme ne veut pas, c'est l'homme qui veut et passe par-dessus le consentement. Mais on ne parle jamais de l'autre hypothèse où les signaux sont contradictoires parce que la femme, socialement, est incapable d'assumer son propre désir.

À travers une voix off, vous démontez ce cliché qui voudrait qu'amour et sexe aillent toujours de pair pour une femme, ce qui n'est pas le cas de Marie-Claire. Le film joue avec une certaine vision de la fidélité, elle et son mari s'étaient mis d'accord, mais ça ne se passe pas comme prévu quand il apprend qu'elle fait l'amour avec d'autres hommes.

Oui, c'est un couple ouvert jusqu'à ce que le mari soit confronté à la sexualité de sa femme. Il est incapable d'accepter que sa femme ait d'autres relations. Il y a deux poids, deux mesures... Les hommes baisent, mais ça ne signifie rien, puis les femmes, juste parce qu'elles sont pénétrées... c'est de la foutaise ! Une relation sexuelle, peu importe avec qui, c'est toujours une expérience, pour les hommes comme pour les femmes. Je pense que tout le monde sait que la sexualité n'a rien à voir avec l'amour, pourtant c'est la base de notre société : s'imaginer que l'on est fidèle par amour. On l'est par engagement, par volonté. Chacun trouve son sens là-dedans, mais ce n'est pas une loi de la Nature d'être fidèle. On est des animaux pour ça, mais on se construit quand même là-dessus. Les hommes se sont gardé un privilège et nous, on n'y a pas droit, alors que l'on désire tous la même chose : avoir du plaisir. Ce n'est pas vrai que dans la sexualité des femmes, la seule chose qu'elles veulent, ce soit plaire aux hommes.

Qu'est-ce que vous aimeriez qu'un homme, ou qu'une femme, retienne de ce film ?

Il y a une dame qui m'a dit : « Quand j'ai regardé ça, ça m'a confronté un peu. J'ai trouvé qu'elle baisait beaucoup, puis je l'ai trouvée chanceuse. » Donc, j'aimerais qu'un doute s'installe. Se poser des questions : « Est-ce que je baise autant que j'en ai envie ? Sinon, pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? » Et que les hommes arrêtent de s'imaginer qu'ils ont plus envie de baiser que les femmes. D'ailleurs, il y a des hommes qui en ont moins envie et qui sentent une pression d'être d'éternels baiseurs. Ce ne sont pas tous des chauds lapins, au même titre que les femmes ne sont pas toutes des frigidaires non plus.

Le film a été sélectionné au TIFF. Comment avez-vous réagi à cette sélection ?

J'étais très contente. Ça donne une crédibilité au film. Ce qui ressortait beaucoup, c'est ma nomination à titre de « meilleure productrice émergente ». J'aime bien ça produire, mais dans ce film, là où mon apport est le plus important, c'est comme réalisatrice. J'ai été surprise de cette nomination. Les femmes ont de la difficulté à être reconnues comme réalisatrices.

Vous souhaitez continuer de scénariser, réaliser, produire et monter vos films ?

J'ai des projets où je ne suis pas toujours la scénariste, mais disons que la scénarisation, la réalisation, la production et le montage sont des choses qui m'intéressent. Sur les quatre ou cinq projets que j'ai déjà démarrés, il y en a seulement un où je suis scénariste-réalisatrice-productrice. Quand la machine part, c'est ardu de remplir les quatre fonctions. C'est quand même intéressant, mais ce n'est pas tout le monde qui a envie de le faire. J'ai fait **Les Salopes...** avec très peu de moyens et il est pertinent... en tout cas, dans la liberté. ☑

Il y a une dame qui m'a dit : « Quand j'ai regardé ça, ça m'a confronté un peu. J'ai trouvé qu'elle baisait beaucoup, puis je l'ai trouvée chanceuse. » Donc, j'aimerais qu'un doute s'installe. Se poser des questions : « Est-ce que je baise autant que j'en ai envie ? Sinon, pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? » Et que les hommes arrêtent de s'imaginer qu'ils ont plus envie de baiser que les femmes.